Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 35 (1963)

Heft: 11

Artikel: Un art véritable : le dolce farniente!

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-125521

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une belle vertu: la délicatesse

Sur un rayon de la bibliothèque, un mégot de cigarette. Il a certainement brûlé quelque temps: une traînée de cendres le prouve, ainsi qu'une tache brune dans le bois verni. Quel est le visiteur qui a pu s'oublier à ce point? Cela dénote inconscience et sans-gêne.

Il y avait jadis un code de politesse très strict pour les fumeurs. Aujourd'hui, tout est permis. On fume partout: au bureau, à la salle à manger, en visite. Il apparaît superflu de demander l'autorisation des dames depuis qu'elles-mêmes font des volutes avec des raffinements tout féminins.

On a beau multiplier les avis courtois pour interdire l'accès de certains lieux aux talons-aiguilles, ces dames, du moment que cela les concerne, ne savent plus lire. D'autres comptent sur leurs charmes tout-puissants pour assouplir les règlements: le plaisir extrême que procurera le passage du météore compensera largement les dommages causés au parquet. Pourquoi garer ma voiture à l'intérieur des lignes? Je repartirai plus facilement ensuite, ayant occupé la place de deux véhicules.

En train, on ne sait jamais quel genre de personne occupera la place vacante à côté de soi: une jeune maman avec un bébé piaillant, une mégère corpulente et bavarde, un ouvrier aux ongles noirs. Comme ces gens sont désagréables! Déposons vite sur la banquette le sac et le manteau pour signifier que la place est occupée.

Nous versons volontiers une larme de commisération sur les victimes d'un cataclysme ou sur celles de l'injustice sociale, telles que le journal nous les décrit; mais la famille de cet Algérien qui vit dans une cave à deux pas de chez nous, ces saisonniers italiens que je croise tous les jours sur le palier quand ils rejoignent leur galetas sans les gratifier d'un bonjour, ils me sont aussi indifférents que les Patagons. On n'a plus d'égards pour la vendeuse, pour le garçon livreur. Du moment qu'on paie, n'est-ce pas, on ne leur doit rien d'autre... Oui la politesse se perd. Les habitudes nées de la guerre, l'argent gagné très tôt, l'expérience dite acquise de son souverain pouvoir, la généralisation des voyages à l'étranger, l'envahissement de nos sites par des vacanciers de tout acabit produisent un nivellement par le bas, qui, à certains égards, est regrettable. La rudesse voulue des manières, des attitudes, le non-conformisme affiché partout plaisent aux jeunes. On veut jouer au dur, au caïd et les filles aiment assez le genre «casseur». Le cinéma encourage cette violence, il n'a que faire des nuances, il lui faut des «gros plans», et les gros plans du «travelling» entraînent bientôt ceux du sentiment...

Notre technique est admirable, elle rend la vie plus confortable, mais non plus heureuse. Nous pouvons redevenir sauvages en dépit du transistor et du frigidaire, parce que l'éducation du cœur n'a rien à voir avec celle de la technique. Ce n'est pas les grandes vertus qui manquent chez nous, mais dans la vie de tous les jours on aimerait un peu de finesse et de courtoisie.

(HSM, *Ecole valaisanne*, octobre 1963.)

Un art véritable: le dolce farniente!

C'est ainsi qu'on appelle chez nous, la douce oisiveté, ce «doux rien faire», pour lequel on a conservé l'expression originale en italien, sans doute parce qu'il s'agit d'une forme de sagesse méridionale, vite assimilée à la paresse; on en parle plus volontiers qu'on ne la pratique. Bien des personnes, en effet, ressentent le désœuvrement comme une malédiction, particulièrement les personnes âgées qui considèrent la retraite comme une obligation plutôt que comme une libération, et qui voient dans le farniente une pilule amère et non un plat délicieux. Chez nous, on honorerait plutôt la devise: *Le travail embellit la vie.*

Tous, nous sentons bien que le farniente est une forme raffinée de l'art de vivre, mais nous nous conduisons néanmoins, lorsqu'il s'agit de mettre la formule en pratique, comme de maladroits débutants. L'activité à tout prix est devenue pour nous, une telle routine que nous n'éprouvons, lorsqu'elle doit cesser, que le sentiment d'un vide pénible.

D'accord, il y a des gens qui n'ont véritablement pas le temps de s'adonner à l'oisiveté. Mais c'est une minorité. Beaucoup de nos contemporains auraient, ici ou là, la possibilité de s'accorder un peu de bon temps et de s'abandonner à cette inaction qui leur procurerait une véritable détente.

A cela vous objecterez que vous désirez réserver l'oisiveté pour vos vieux jours? Que voilà une illusion dangereuse! L'homme vit sur ses habitudes. S'il ne s'accoutume pas, au cours des années d'activité déjà, à prendre du repos, à souffler une minute, à se détendre, cela ne lui réussira certainement pas non plus une fois l'âge venu. C'est trop tard qu'il reconnaîtra l'empreinte tyrannique de l'habitude. Lorsqu'on est condamné par la retraite à l'inactivité – et cela vient plus tôt qu'on ne le pense! – la transition est plus facile et l'on s'habitue mieux à une existence de repos si l'on sait considérer l'oisiveté comme une forme de la liberté, comme une source de joie et un précieux bienfait.

(HSM, *Guide Vita*, juillet 1963.)